

LA MEMOIRE des DEBITS de BOISSONS



Café du Nord

Prendre le souvenir des cafés, comme fil directeur de l'histoire d'un pays, peut prêter à sourire. C'est pourtant une démarche classique pour comprendre la mise en place d'une ville.

A Noirétable, plus qu'ailleurs. N'y a-t-il pas, à l'origine (en 1096) la fondation d'une **HOSTELLERIE** de prieuré. Le toponyme « nigro-stabuli » nous y renvoie avec le « stabulum » (hostellerie) des bois que l'on découvre de couleur noire (le « niger » de l'étage montagnard de la sapinière) quand on sort des clairières de feuillus. Et, à l'arrivée (9 siècles après) n'y a-t-il pas l'ouverture des bars - brasserie, restaurants du **CASINO**.

Entre ces deux événements se sont succédées des générations d'établissements. Chacune fut introduite par une circonstance qui modifiait le cours de l'histoire. Les nouveaux débits, dont l'appellation (qu'il s'agisse de la nomenclature de l'établissement ou du nom du tenancier) a changé en même temps qu'évoluait le type de clientèle, se sont inscrits sur la carte des lieux dits.

Meilleurs Vœux pour 2008...

L'HOSTELLERIE DU PRIEURÉ ET LA STATION SERVICE DE LA POST

On sait peu de choses sur l'HOSTELLERIE du PRIEURÉ. Elle a fixé le centre de la commune dans les bâtiments conventuels. Ceux-ci ont été abandonnés au XVI^e siècle, avant d'être, en partie récupérés pour la Chapelle des Pénitents (dont la nouvelle confrérie est issue en 1730, à l'initiative d'un Chazelet de Villette, de la grosse société de Cervières), puis vendus en 1792, comme bien national, à la municipalité.

Au moment où ils perdent leur fonction première, le bourg monastique engendré par le prieuré reste minable. On identifie bien des quartiers : la Chana dont la place sert de centre, le Breuil et les Granges avec l'église paroissiale et son marché sous le portail - gélinerie, la Conche excentrée avec sa mare paroissiale. La plupart des habitants vivent dans la cinquantaine d'écarts (on dit « villages » pour les hameaux dont les plus gros sont La Chambonie, Vérines, Magnol, La Post... distingués des « domaines »). Le noyau paroissial assure à peine le cinquième des naissances. Tribunaux et grenier à sel, foires et marchés sont au siège de la châtellenie. C'est donc à Cervières qu'ont lieu les fêtes et que l'on trouve les hostelleries et les gargotes.

C'est vers 1500 que l'animation se déplace à la STATION SERVICE DE LA POST (ou PAU), sur la nouvelle route LYON-BORDEAUX. Celle-ci remplace, on est au début des temps modernes, le ou plutôt les grands chemins du moyen-âge. Cette route est essentielle pour le va-et-vient des marchands et des armées entre l'Italie et l'Océan. Elle a donc été équipée de Relais tous les 20 ou 30 kilomètres. La station au-dessus de Noirétable se fait connaître. On a coutume de citer le passage de Montaigne le 15 novembre 1581. Les grandes figures d'hôteliers sont celles de ces « honorables » portiers nommés par le Roy et pour le Roy : de Fougerolle (1535), Baraduc, Déchal, Gilbert Dauvergne « capitaine général des équipages pour les armées du Roy en Italie (1694). L'Italie est bien présente. La Rochette y est (1650) capitaine aux armées du Piémont. Le fils du Chatelain de Cervières y meurt en opérations. On le sait parce que sa mère finance, pour le salut de son âme, la nouvelle chapelle des Pénitents (1654) avec l'autorisation de son mari, un Chassain de la Place qui guerroye au-delà des Alpes.

Quel beau centre de services et quel lieu de vie. On peut y changer de chevaux ou de mulets (de litière, de voiture, de selle ou de bât pour porter les bagages), réparer les roues et les harnais, changer les fers à la forge (de Vinort). On peut dormir, boire et manger. Il y a un maître chirurgien pharmacien (Poyet) pour vous soigner. On peut faire ses dévotions, voire se marier à la chapelle (un Jean Déchal y est prêtre), à la limite, chanter et danser avec les Bollet, menestriers à Sétive. Il y a aussi un bureau des douanes, dont les commis de la ferme assurent les formalités pour les marchandises taxées (le vin de Thiers, le sel, les indiennes, les couteaux) parce qu'il y a une frontière fiscale entre le Lyonnais et l'Auvergne. Officiellement la limite des provinces passe de l'autre côté du col, au confluent de la Semaine, du Fongheas et de la Corée, là où l'on a érigé la Croix Petite.

Comment passer sous silence, ce petit monde d'employés des gabelles et des aides encadré par les capitaines de la brigade de Noirétable, sous la haute direction des Chazelet de Villette et de Mirabel qui se transmettent la charge de receveur.

Nos Chazelet sont ainsi les plus gros contribuables de la taille (1746), avec leurs 8 domaines : Villette, l'Aubertie, La Conche, Le Vert, Le Chazelet, La Brosse et Le Châtelard. Ils sont plus riches que les régisseurs des fonds du prieuré ou que les grandes familles de marchands de planches - les Janvier, les Charbonnier, les Thoby, les Perret, les Bertrand...

Pour apprécier la vitalité de la Pau, il faut fouiller dans les registres paroissiaux. On y découvre

l'importance de l'ouverture sur l'extérieur avec le réseau des parrains et des témoins : des Capitaines - châtelains de Cervières, de Thiers, de Courpière et de Chalmazel, des Conseillers au parlement du Forez, de vrais Nobles que l'on dit « écuyers » et même le 16 juin 1651, pour le baptême du petit Dauvergne « le haut et puissant Seigneur », Gilbert, marquis de St Priest et de St Etienne du Furan, baron de Couzan. On comprend comment se renouvelle la population. Pour éviter toute compromission, les employés de la ferme du Roy sont recrutés ailleurs. Mais ils se marient sur place. Après 1680, c'est une ou deux, jusqu'à quatre, des 60 naissances de l'année dont ils sont les géniteurs. On voit donc arriver des petits Escabel, Choffriane, Chodoneriffe ; les enfants de hiéronyme Barbo de Thomas Maniagol, de Pierre dit La Joye... des noms qui viennent d'ailleurs, des gendres recherchés et une solide clientèle pour les débits.

Ce moment de gloire finit avec le tracé d'une autre nouvelle route, au moment où la Constituante supprime les indirectes de l'ancien régime. La séquence du relais prend fin. Le village n'a plus que 20 habitants au Recensement de 1821. Il n'y a même plus de débit. Les stations de la route sont ailleurs sur la 89 ou aux Baraques sur le nouveau chemin de Courpière. Reste le cadre monumental avec son portail armorié, ses bâtiments d'époque, sa cour intérieure, les aisances de la fontaine, les arbres de charronnage le long de la route... Le patrimoine est presque intact. Il mériterait d'être classé, à tout le moins signalé...

La nouvelle ROUTE ROYALE qui portera plus tard le n° 89 arrive à Noirétable en 1775. Le nouveau tracé entre Boën et Thiers suit cette fois les fonds de vallées et franchit le col à 740 mètres d'altitude (Montifaux). Dans la traversée de Noirétable, les Ponts et Chaussées évitent les prés des sources de l'Anzon. Ils n'hésitent pas à couper dans le tissu bâti en utilisant les aisances du prieuré. Séparant les deux parties rectilignes de la route, il y aura le redan de la place publique entre la rue du Breuil et la rue des Granges, place publique qui deviendra de la mairie, au carrefour des chemins d'intérêt local.

Le centre vivant de ce qui va devenir un gros bourg est définitivement fixé. Le bourg attire. Dès 1821 il regroupe le quart des habitants de la commune, plus du tiers en 1876, les deux tiers aujourd'hui. Il y a 100 maisons vers 1830, 170 en 1876 et plus de 200 en 1911.

Comme jadis, à La Post, il va fixer les services de la route : le nouveau relais de la poste (tenu par Dominique Simon en 1838), à la limite du vieux noyau sur la route de Clermont, les maréchaux ferrants (Bartholin), le bourrelier (Laurent), les marchands de chevaux (Vimort). Et bien sûr, ceux que l'on nomme alors les AUBERGISTES. La route moderne conduit à reconnaître des activités professionnelles que l'on passait sous silence. Dans les registres paroissiaux d'avant 1780, pas de trace d'aubergistes ou de cabaretiers, alors que l'on a toute la gamme des professions reconnues : procureur, notaire, chirurgien, marchand, voiturier, maréchal ferrant, tanneur, meunier... Notre mémoire des familles de débitants ne remonte qu'au registre des patentes de l'an V.

Au premier rang de ces grands ancêtres :

. Claude Peurière, maréchal aubergiste dans sa maison de l'Etang, sous la Merlée, apparenté aux Cornet,

. et dans le bourg, toujours qualifiés d'aubergistes, Annet de Goëlle, époux Beauvoir, Dominique Simon et Jean Meret, l'aîné qui ont tenu la poste, Jean Vimort dit Boulou et Jean Magnol.

Des noms de famille que l'on va retrouver sur le cadastre de 1838, trente ans après... Les mêmes plus des Bartholin et des Bonnay. Attention, on parle d'aubergistes, pas de cabaretiers. Dans le registre des patentes, il n'y a d'aubergistes qu'à Noirétable, alors que dans les autres communes du canton, on dénombre plus de 40 cabaretiers... 11 dans la ville de Cervières, 7 aux Salles, 5 à Saint Julien, 1 (Antoine Gayte) à Noirétable.

Et n'ont pas eu droit au premier répertoire des impôts, les petits débitants qu'il faut chercher dans les registres de l'état civil comme ce Jean Veurier dit le moine à Villette (1827), sur le plan cadastral (Coste, Petit, Deroure) ou dans les recensements qui déclinent les professions après 1841 (Combe, Sarry, Plasse, Chossonery, Ringuet... Fafournoux et Grangeneuve à La Chambonie, Gaillat au Pont de Durolle, Girard et

A la rubrique des faits divers, aubergistes et cabaretiens nous sortent de la banalité du quotidien de la paroisse :

. En nivose an deux, la municipalité révolutionnaire de Grangeneuve doit prendre un arrêt concernant les cabaretiens, aubergistes et marchands de vin qui « se permettent de donner du vin pendant des nuits entières, ce qui entraîne des querelles entre buveurs ». Il est décidé d'imposer la fermeture à 8 heures du soir en hiver, 9 heures en été, sous peine de 10 livres, puis de 20 livres d'amende pour les tenanciers, 10 sols par buveur consommateur.

. et cette lettre pétition des habitants de la paroisse adressée le 29 mai 1787 à Mgr l'évêque de Clermont : « La paroisse et le bourg sont traversés par la grande route. Le bourg est l'aboutissement de la couchée de voituriers et rouliers de Thiers et de Boën, c'est-à-dire de l'un et de l'autre côté. Il y a douze auberges fréquentées, et il s'y trouve constamment des voituriers, rouliers et autres voyageurs... qui ont besoin d'une messe matitunale, au sortir de laquelle ils puissent trouver assez de temps pour faire leur journée ».

. 12 auberges fréquentées en 1787, autant de débits recensés en 1876.



Conseil de révision de la Classe 63

De l'Hôtel du Chemin de Fer (1910) à la fermeture du premier hôtel de la Gare (1938) : la Clientèle des Curistes

La ligne de chemin de fer a été construite en 1876, un siècle après la route de l'abbé Terray. La voie a été tracée, pour des impératifs de pente à l'amorce du tunnel, à la limite du bourg, au-dessus de la Barotie et de la Contamine. La Barotie s'appelait aussi Terre ou Croix de la Mission, depuis l'érection d'une croix pour la Mission de 1821, croix que l'on a déplacée en 1838 quand on a commencé le recalibrage de la départementale. Le recensement de 1876 donne alors 850 habitants pour le bourg qui intègre déjà les 3 maisons de la Barotie (en 1838).. 111 pour les 18 maisons de la Contamine en plein essor depuis que s'y sont installés les mineurs et poseurs de rail du nouveau chantier.

Le QUARTIER de la GARE va devenir l'axe de la modernité avec ses rues : la nouvelle avenue de la gare qui finit en cul de sac à la station (1914) et la rue de la Gare, ancien chemin de Courpière recalibré entre le carrefour de la rue des Jardins et la mairie. Le raccord de la place entraîne la suppression du coude de l'étroite rue Fontête. C'est la grande opération d'urbanisme des municipalités qui se sont succédées... Majoux lors du chantier de la ligne, BERTRAND, vers 1900, DOYON (1926 - 1944) après le conte de Villechaize (1904 - 1926). Le transfert du cimetière avait déjà permis (1856) l'aménagement d'une place de l'église, avec le premier poids public, le pensionnat des Religieuses de St Charles (1855). La démolition de l'ancien presbytère (1902) va libérer l'espace de la place Fayette. L'étonnante maison de Majoux est transformée en hospice (1902) et la rue qui borde la propriété donnée à la commune par la veuve Langlois née Majoux, est rebaptisée. On construit route de Clermont, sur les terrains disponibles qui sont des clos, au delà de l'ancien poste que récupère Jangot de Villechaize. On y installe l'Ecole des Frères transformée en pensionnat de l'enseignement primaire supérieur, bien plus tard la nouvelle gendarmerie, et tout en haut le parc de loisirs de la station climatique (1935).

N'oublions pas les cabarets sous la montée du Champ de Foire... Et on ne parle pas des villas d'une autre architecture.

Il faut revenir au quartier de la gare où se construisent le groupe scolaire (dont le terrain est réservé en 1901) le bureau de poste et sa recette, surtout les entrepôts qui sont des dépôts de caisses et de planches (à expédier), de charbon et de fuel, de fers (y compris les barbelés de Verdun pour clore les prés), d'engrais et de grains, de bières et de vin, beaucoup de vins... pour les négociants qui pèsent : les Massacrier, les Duboisset, les Therre, les Doyon... Perret layetier au Fraissee, la quincaillerie Laurent, le marchand de vins Moussey.

Il s'y crée des forges (Vallas puis Laurent), des scieries (de Vetter Laurent) la distillerie Bertrand (puis Borel).

Quelle floraison de lieux qui - c'est nouveau - portent enseigne. Il y a l'hôtel du Chemin de Fer, l'hôtel de la Gare, comme sur la route l'hôtel du Commerce, le Tourist Hôtel, le café de l'Union, le café de la Paix... On voit apparaître des Pensions de Familles, dont la plus connue est celle d'Emilienne Massacrier à la Barotie (elle a le même nombre d'étoiles que le Tourist), des « cafés logeurs » (Grange face à la Gare), Borel, Daval, Lévigne, Roiret-Mangavel à la chana, Naud-Morilliac-Chassaing au chemin de Villette... et des « Villas » (Villa des Perrières, Villa Georges) où l'on trouve des meublés.

On est étonné par le rythme des ouvertures et par la valse des licences que nous révèle le registre municipal des autorisations de débits entre 1880 et 1938. Cela va de la demande de vendre à boire et à manger pour la fête de l'Ermitage, pour la foire de la Ste Catherine (Perret maçon et le cordonnier Placaud en 1892) pour les 15 16 et 17 août... à celle d'ouvrir un hôtel dans un bâtiment neuf, rue de la gare ex Fontête (P. Georges en 1902 ce sera l'Hôtel de la Gare) ou au transfert de la licence de Maria Perret à Jérôme Gastine, l'Hôtel devenant ensuite Bar Dancing tenu par Hélène Chauvier de St Didier, Paul Betbeder de Carry le

Rouet, Antoine Brias, madame Markt née Vincent... pour les habitués « chez la Marinette ». Sur les 94 demandes présentées, alors qu'il y a 12 débits au départ, 18 en 1946, le plus grand nombre est domicilié dans le quartier de la gare (34) avant la rue des Granges (24), la rue du Breuil et la Place de la mairie (22); il y en a peu à la Chana (Angleros, Fontête et Monichons, Mirabel et Meyssant, Jardins) (8) et à la Conche (?) malgré ses places.

Au palmarès des lieux de vie :

- l'hôtel du Chemin de fer, face au débarcadère de la gare, à Bellevue, où Paul Ludovic BRIERE, cabaretier-voiturier, prend licence en 1905, fait construire en 1910, installe l'éclairage électrique, le téléphone (le 2 à Noirétable, le 1 c'est le Tourist), garages pour voitures et vélos.

- le Tourist Hôtel, avec les mêmes équipements plus une chambre noire pour la photo, un estaminet et un parc ombragé. Etienne Gros, époux Couturier, le lance en 1913 dans la belle maison dont déménage le comte de Villechaize pour s'installer dans son château tout neuf. Le Tourist qui s'appellera plus tard La Chaumière, a vu se succéder une longue série de propriétaires et de gérants... Louis Ricroch (1913) Marie Forestier-Thibaud (1922), Alfred Martin (1924), Marie Piaux (1933), Adrien Tournaire et Georges Vialleron (1946), Paul Gavard dont l'épouse est une Archaimbaud, et pour finir, Jean Bonnidal de Cervières (1981-1991).

- l'hôtel Couzon, Poulin Couzon en 1946, dont les bâtiments ont été refaits en 1889, une vieille affaire de famille ;

- l'hôtel du Commerce place de la mairie où Jean Parret remplace en 1930 Claude Baratin, lui-même successeur, depuis 1909, de la dynastie des Bonnay, c'est l'ancêtre ;

- la pension de famille Massacrier-Sarry ouverte en 1927 qui déclare à la chambre d'industrie touristique plus de 800 nuitées, en 1931, quand le Tourist culmine à 2 000, loin devant Couzon (500), Parret, Bayol ex Brière, le petit ermitage de Gayte, la villa Georges et la villa Laurent (entre 150 et 200);

- l'hôtel de la gare qu'ouvre Pierre Georges en 1902 près du carrefour de la mairie, que la veuve Georges cédera à Gustave Journaix lui-même remplacé en 1938 par le cabaret boucherie de Marius Delaire. Ne pas confondre avec l'actuel hôtel de gare, sous le pont du chemin de fer, dont le débit fut ouvert en 1911 par Jean Marius MAZIOUX avant d'être agrandi par Marius Mazieux, l'hôtelier-sabotier ;

- le restaurant que fait construire Francisque Grange en 1930, juste en face de la station,

- l'hôtel dancing de l'immeuble Gastine ;

- les permanents de la restauration (Mangavel – Roiret, Naud) pour mémoire et pour leur belle façade en Volvic (Cyriaque Vialle et Ulysse Gros), les cafés branchés (Deroure, Duboisset, Daval, Borel-Bruchet, Treille).

Notons pourtant que les vieux modèles d'associations d'activités perdurent. On a déjà cité le sabotier-hôtelier et le boucher-cabaretier. On voit prendre licence le maquignon-restaurateur (Morilhac), le coordonnier-débitant (Chevalier), le coquetier Lyonnet, le marchand de grains (Thibert), les négociants en gros (Louis Doyon et Duboisset), l'ancien secrétaire de mairie Petitbout... dignes successeurs du boursier Gouttefangeas (1906), de l'armurier Gagnère (1898), du maréchal ferrant Vallas (1911) et des boulangers Thierre (1880) et Seychal Brunet (1914).

Dans ce temps long d'un demi siècle, l'apogée est atteinte, quand Noirétable est classée Station climatique (en 1930). Une promotion, dans une liste étroite, d'inspiration sanitaire où l'on retrouve Chamonix et Briançon, Cannes, Biarritz et Vichy. Si certains sites s'imposaient pour le thermalisme et les premières formes de thalassothérapie, comment sélectionner les stations de moyenne montagne, qui n'offraient que la qualité de l'air (Noirétable, Haute-ville dans l'Ain, Durtol au-dessus de Clermont...). Le syndicat d'initiative parlera de « cure d'air et de repos dans un écrin de forêts verdoyantes, à 725 mètres d'altitude ».

Des stations de ce type, on en trouve à la pelle. Le choix a donc été politique, et il faut s'interroger sur les groupes de pression qui ont fait sortir Noirétable du chapeau. Il vient de la convergence des intérêts du Paris Lyon Marseille, des missionnaires de l'Ermitage et des maires de la commune.

Le PLM veut rentabiliser deux lignes déficitaires - Vichy - Courty et Pont de Dore - Boën. Les Pères du couvent, qui vient de réouvrir en 1873 avec une pension (le père Gachet et le père Gouttefangeas sont dans la liste des demandeurs pour tenir débit), rêvent d'arriver au niveau des grands pèlerinages ... Lourdes, Fourvière, la Salette, le Port ou Orcival et donc de dépasser le seuil de 12 000 à 20 000 pèlerins par an. Les maires, dont les conseils ont toujours intégré les hôteliers restaurateurs (d'Ulysse et d'Etienne Gros ou de Paul Brière à Jean Couzon et Marius Mazieux) ont joué très tôt la carte du tourisme. Le comte de Villechaize, parce que sa femme Désirée, gère un gros parc de meubles, le docteur Marc Antoine Bertrand, féru de cultes druidiques (en 1897, il donne conférence à la société française pour l'avancement des sciences pour promouvoir « l'important collège de druides (découvert) dans la Région de Noirétable » et ses idées seront relayées par A. Compigne qui édite en 1913 « Terres druidiques et féodales) qui est passionné par la réussite des bretons et doit aussi promouvoir la Cristille, que lance Philippe Bertrand à la distillerie du prieuré. Pensez de nos jours à l'activité de Denis Tamain, élu maire en 1995 pour obtenir le classement du Casino. Les uns et les autres ont leurs antennes au Conseil Général et dans la capitale : le directeur général du PLM, la hiérarchie diocésaine, les bienfaiteurs du pèlerinage, (les de Villechaize) rue du Bac à Paris, la baronne de Rochetaillée de la paroisse Le Philippe du Roule).

On imagine mal l'excitation que le classement de 1930 a suscité. Tout un chacun veut profiter de la manne. En 1931, 14 hôtels et pensions de famille, 33 propriétaires de villas et d'appartements. On croit rêver, même si en 1933 il ne reste que 10 établissements hôteliers et 16 logeurs propriétaires. Mais c'est déjà pas mal. 672 touristes ont acquitté la taxe de séjour pendant l'été 1932. Manqueraient seulement à l'appel les étrangers : 8 abyssiniens, 2 italiens, 2 belges mais pas d'anglais !

C'est la guerre qui met un terme aux belles années de la station. Il y aura encore des preneurs d'air, des pèlerinages à l'Ermitage (malgré l'incendie de 1951), des baignades à la plage de Royon, mais les tables d'orientation prévues au rocher de Peyrotine et au château de Cervières ne verront pas le jour. Le temps des pensionnaires qui débarquaient du train, pour investir les pensions de la gare est bien fini. Hôtels et pensions ferment, même le Tourist devenu la Chaumière. Bien sûr, la capacité d'accueil de la commune reste forte (1400 personnes en 1988, plus qu'à Thiers et à Montrond, autant qu'à Chalmazel). Mais, attention, son contenu est largement différent de celui évalué en 1955 (1 500 à 2 000 personnes). L'essentiel relève désormais de la résidence secondaire qui se banalise (700 dans sur le canton, où un logement sur quatre est aujourd'hui résidence secondaire). L'estivant ne dort plus à l'hôtel et se déplace en voiture. C'est toujours un consommateur d'appoint. Il fait bien ses courses à Noirétable mais son univers s'est rétréci dès 1946, aux places et à quelques dizaines de mètres de la rue de la Gare et de la rue de la République, entre la boucherie Mure et la quincaillerie Laurent, la boulangerie Verdier et la pâtisserie Luginier, le garage pompe à essence de l'Auguste Ronzier. C'est là que sont les bars et les cafés. Tous n'attirent pas la clientèle de la « jeunesse dorée » : ceux du quartier de la gare et de la Chana sont laissés aux paysans, aux artisans et aux ouvriers. Les lieux de l'apéro sont, en plus de la Chaumière, les cafés qui se font face à la mairie, le tabac Duboisset avant le Gust Ronzier, le Cheval Blanc de Madame Gaudard avant la Chouchou, chez Henri Treille et l'établissement où va régner la Marthe Deroure.

Titre à remettre ici

Ne pleurons pas sur l'animation estivale de la Station Climatique. Dès 1952 avec l'installation de Marcel LOUBIERRE à la Condamine (les forges foréziennes), les bistrots vont trouver une autre clientèle, à la mesure des changements de la société. On a dit qu'il restait des estivants. Les fonds de comptoir ont toujours fonctionné avec la paysannerie des marchés du samedi, les ouvriers de scierie qui sortaient du même milieu et les artisans en place. En 1954, la pyramide socio-professionnelle est toujours numériquement dominée par les paysans (y compris les anciens agriculteurs) et tire son originalité du poids des petits patrons. Les autres catégories de consommateurs potentiels ne comptent pas, les retraités de la fonction publique, les anciens travailleurs, les salariés d'usine, ne parlons pas des employés et des cadres masculins. Tout va changer en quelques années. Seuls restent en place les artisans-commerçants, même si leur nombre diminue. On n'ose parler des paysans (150 fermes en 1946, moins de 10 aujourd'hui). La

DÉPARTEMENT DE LA LOIRE

ATLAS CANTONAL

VOTÉ PAR LE CONSEIL GÉNÉRAL

M. REYMOND, Député, Président
publié sous l'administration de

M. BARGETON, PRÉFET DE LA LOIRE

M. PIQUART, Agent-Voyer en Chef

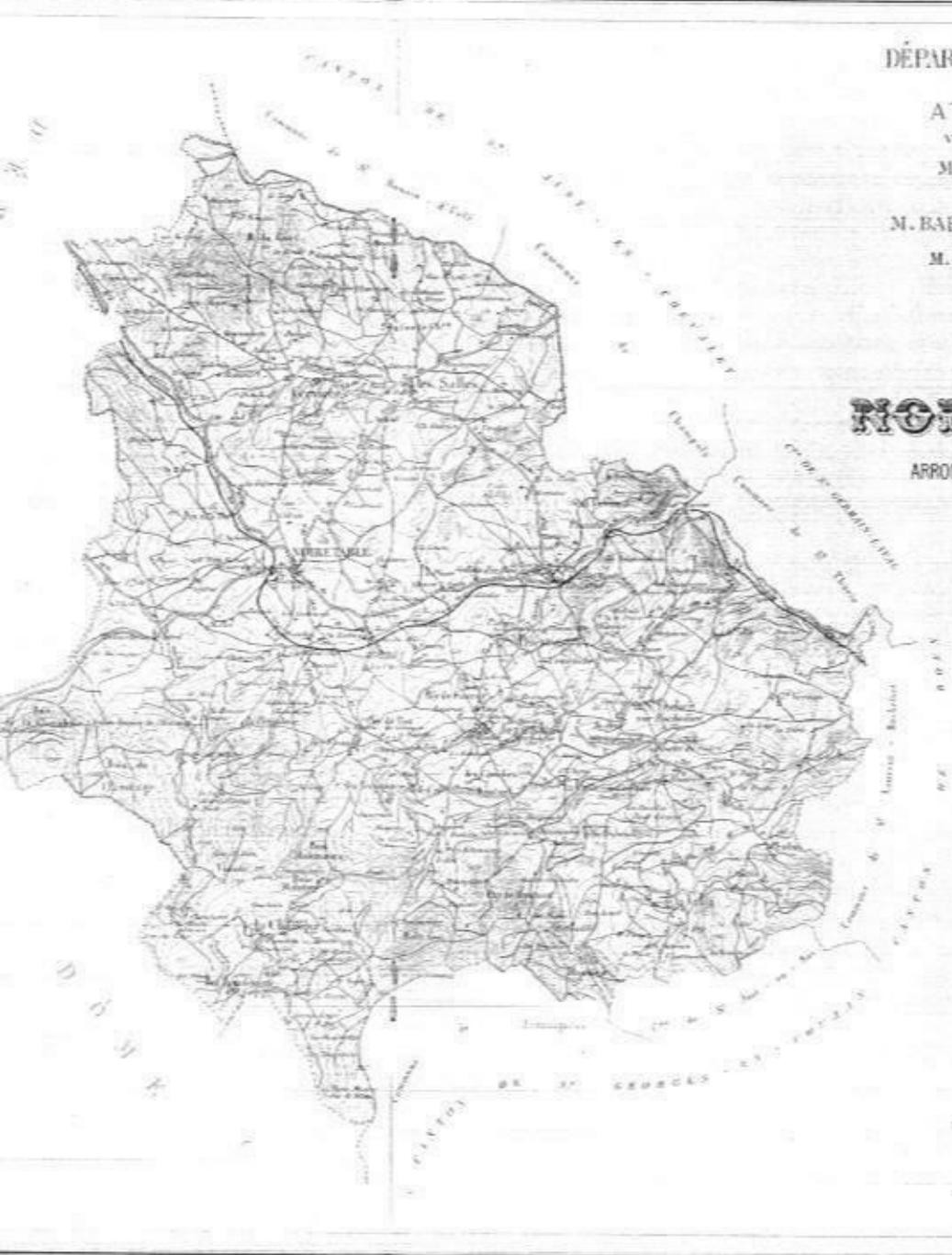
1887

CANTON

DE

NOIRETABLE

ARRONDISSEMENT DE MONTRISON



scène... faut-il dire le comptoir... est occupée par les ouvriers (premier groupe social en 1982) puis par les retraités (premier groupe social aujourd'hui) qu'ils aient été ouvriers sur place ou dans d'autres villes.

En peu de temps, les usines se sont multipliées, d'abord à Montifaux - 1961 - Roddier crée son usine de matières plastiques ; elle brûlera en 1968 et sera reconstruite pour la société des forges stéphanoises (l'outillage de la SAM). 1965 - Couzon de Courpière lance son unité de fabrication de plats et de couverts en inox ; il en restera AMEFA. 1966 - FAYE, une scierie de St Jean, installe sa fabrique de meubles. 1969 - Pastoreck ouvre un atelier de matières plastiques avant de construire en 1972 son usine SODEPLAST à La Roche. Dans cette même décennie, les broderies Arthaud continuent de donner du travail aux grenadières et les scieries concentrées, Thien à La Post, Archimbaud sont en plein essor. Citons enfin, pour mémoire, les boîtes qui n'ont pas duré ... EMA et Tigre Royal (vêtements de ski), les Poupées Gégé, l'atelier de confection ARVIL, la SANEM (électromécanique) et les projets refusés (Michelin et Boussac).

On peut faire un bilan en 1982, au sommet de la courbe des emplois, avant la crise de la mondialisation.

La société a changé, le paysage du bourg a en même temps évolué. Au rayon des créations, les zones d'activité, les HLM, les lotissements, le quartier du CES, l'aménagement de la place des Tilleuls (Toungy, la Poste, le Crédit Agricole avant le Casino), la surface commerciale de Vilette (Intermarché, Gamm Vert, Bricomarché). On a beaucoup construit (460 résidences principales ont été achevées dans la commune entre

Les Belles années des 22 Comptoirs pour une Clientèle d'ouvriers

1949 et 1999) même si la population s'est stabilisée à 1 800 habitants.

Par contre la carte de l'implantation des commerces n'a pas évolué (les nouvelles surfaces mises à part) alors que les enseignes ont voltigé dans la courte séquence du passage des succursalistes attirés par le pouvoir d'achat ouvrier. Le Planteur du Caïffa, le Zanzibar et les docks du Bourbonnais, le Familistère et la Coop, le Casino de St Etienne et les Economats du Centre de Clermont s'étaient implantés à deux pas de la boucherie Berthet, des pâtisseries Sion et Fagot, de l'épicerie Hergat, des pharmacies Vigier et Courtadon...

Pas plus que celles des bars et des cafés. Dans les nouveaux quartiers, c'est le désert. Deux exceptions : le Casino et le Plan d'Eau. L'opération de la Place Mirabelle a même fait disparaître les rues où se tenaient les Rentières et Chez Bèche. Et pourtant on arrive à repérer vingt-deux débits de boissons dans la partie agglomérée, non compris ces nouveaux établissements à portée de voiture et avec garantie de discrétion : chez Rouillat au Rendez-vous des Chasseurs, chez Burias puis Zaza, Bouilloux à Chanet, Boulet aux Baraques, les deux pompes à essence excentrées, celle de Michalet à l'Etang et celle de Pinay

INSEE - TABLEAU DE L'EVOLUTION DE L'EMPLOI - COMMUNE DE NOIRETABLE

Recensement	Emplois	Occupés sur place	Occupés par des salariés d'autres communes	Nétrablais travaillant ailleurs
1999	642	405		237
1990	685	543		142
1982	762	661	229 (36 de St Julien et 28 des Salles)	101
1975	737	678		59
1954-1962	Environ 500			

sur la route de Chabreloche.

22, ce fut un maximum quand on en comptait 18-19 en 1946. En fait ce sont les mêmes. La différence tient à ce qui avait été sous licence a été réouvert, avec un complément de baraquements pour buvette. Quel bel itinéraire pour les soiffards. Les terminus sont chez Bruyère et chez Grange, au restaurant de la Canette et au café Dubien face à l'hôtel Parret, chez la Guitte Chassain au chemin de Vilette et chez la tante Louise à la Conche. L'itinéraire a ses étapes, ses épacentres rue de la Gare (Duboisset, Morel, Petitbout, Borel, Lévine, avant Thibert, Daval chez la cocutte, la boucherie Delaire réputée pour son beaujolais), et place de la mairie au Cheval Blanc (chez la Noire, la Muriel, la Chouchou, la Ninette, la Maguy) au café Deroure (la Marthe et la Maguy), au tabac Duboisset (avant le Gust Ronzier qui faisait taxi), au café Treille ; d'où l'on pouvait tourner soit vers la Chana pour le restaurant de la Canette, le café de la paix, chez les rentières (pour Madame Tire Queue) ; soit vers la rue des Granges avec l'hôtel Poulin, le café de la Poste, le café Fournial, la Chaumière, la maison Gistine ou chez la Marinette et tout en haut chez la Guitte. Que nos oublis soient pardonnés. Et n'oubliez pas que ma mémoire de la soif et du plaisir de la conversation de comptoir remonte, pour cette période, ...aux années 60.

Cet heureux temps n'est plus. On est passé de 22 à 5 comptoirs y compris le Casino. Désormais, c'est l'histoire du Casino qu'il faudra écrire. Sa création marque une nouvelle coupure. Et pourtant il y a continuité. On retrouve la logique de la Station Touristique qui n'est plus seulement estivale. Rappelons que sans la loi de 1919 et le classement de 1930, le projet aujourd'hui réalisé, n'aurait pas été autorisé.

Paul CHATELAIN.

L'HOTELLERIE DU PRIEURÉ ET LA STATION SERVICE DE LA POST

Le fond, avec le nom des rues et le parcellaire des emplacements construits est tiré du plan de 1902. Les établissements qui ont fonctionné, entre 1838 et 1946, sont repérés par des hachures, et identifiés par une lettre (a, b, c...) quand ils sont antérieurs à 1876 (la gare), ou un chiffre (1,2...) quand la première mention de leur existence est postérieure.

Un tableau situe leur histoire. Il donne la plus ancienne date connue pour leur repérage, et leur raison sociale, à l'origine, suivie de celle des autres titulaires importants de la licence. Si l'établissement fonctionne toujours en 1946 et en 2007, on a indiqué son sigle.

Nos dates repères sont données par le Cadastre (1838 et 1880), les Recensements (à partir de 1841), le Registre des demandes d'ouverture de débits (1880 - 1938), les Rapports de la Chambre d'Industrie Touristique (1930 - 1933), l'état des Impositions de 1946... et l'ancienneté supposée de vieilles photos.

Lettre	Date	Raison Sociale	Autres Tenanciers	En 1946	En 2007
A	1838	Michel BONNAY, Aubergiste	BARATIN	Hôtel Commerce PARRET	
B	1841	Café DEROURE		Café DEROURE	
C	1838	Café CHOSSONERY	Ulysee GROS		
D	1838	Michel BEAUVOIR, Aubergiste			
E	1838	Jean PLASSE, Aubergiste			
F	1876	Café VERDIER	SEYCHAL		
G	1838	Jean SIMON, Aubergiste			
1	1911	Hôtel MOREL	GAUDARD	Le Cheval Blanc	Le Forez
2	1902	Hôtel de la Gare (GEORGES)	JOURNAIX	Boucherie DELAIRE	
3	1930	Villa BARTHOLIN Meublée			
4	1903	Café DUBOISSET (reconstruit en 1930)		Tabac DUBOISSET	Le Commerce
5	1890	Hôtel Cyriaque VIALLE	Ulysee GROS		
6	1900	Café du CENTRE ex. Boulangerie			
7	1900	Cave Débit DUSSUPT ex Quincaillerie		Café Henri TREILLE	
8	1924	Café CORNET Augustina, ex Cave	MORILHAC	Café de la Paix	
9	1882	Restaurant MANGAVEL-ROIRET		Chez la CANETTE	Petite TAVERNE
10	1898	Café BRUCHET	BUISSON		
11	1901	Café LOSLIERE	RIGAUDIERE		
12	1946	Pension Andréa LAMBERT		Pension A. LAMBERT	
13	1909	Cave JM CORNET			
14	1911	Café Marius SEYCHAL			
15	1907	Débit Paul LYONNET, Coquetier		Paul LYONNET, Coquetier	
16	1907	Débit Marguerite BEAL			
17	1907	Débit J. Perruquier MALLET			
18	1907	Epicerie de MEAUORE, Rue Fontèble			
19	1907	Pension DAVAL		Hôtel DAVAL	
20	1907	Cave MOUSSEY		Cave MOUSSEY	
21	1889	Hôtel COUZON Reconstitué en 1889		Hôtel POULIN-COUZON	



Hôtel PARRET



Le Cheval Blanc